JEAN-VINCENT PERIANO

LA LUMIÈRE AVANT LE GESTE

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *euthena.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa
Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.
ISBN 9791042537845
Dépôt légal : novembre 2026

Prologue

Je sortis de l'atelier parce que la toile ne me rendait rien. Dehors, la ville avait cette lumière basse des fins de matinée, assez grise pour ne pas promettre, assez précise pour détacher les visages une seconde avant de les reprendre. Je marchais sans but, ou plutôt avec ce but honteux que je n'aurais pas su nommer alors : trouver dans la rue une forme qui réponde à mon manque.

Les vitrines déplaçaient les silhouettes. Un bus coupait les robes en deux. Des épaules, des nuques, des mains passaient devant moi avec une rapidité presque cruelle. Je ne regardais pas seulement. Je comparais. Je cherchais, sous les visages des passantes, la trace d'une femme qui avait pourtant eu une tasse, un manteau, une voix dans ma cuisine : Véronique.

Puis je la vis, ou plutôt je crus la voir. Elle attendait au bord du trottoir, un manteau clair sur les épaules, le visage légèrement tourné vers la circulation. Rien ne s'arrêta autour d'elle. Un livreur descendit de son vélo, une vieille femme chercha dans son sac, un enfant tira sur la manche de sa mère. C'est moi qui retirai du monde tout ce qui ne servait pas à mon trouble.

Je séparai aussitôt d'elle quelques détails : le poignet découvert entre la manche et le gant, une mèche collée près de la tempe, la fatigue légère de sa bouche. Ces choses appartenaient à une personne. Je les traitai comme des signes. La lumière ne disait rien. Je lui prêtais ma faim.

Je fis un pas vers elle, puis je m'arrêtai. Il n'y avait aucune raison de l'aborder. Lui demander l'heure ou le chemin aurait été une manière polie de voler davantage. Je restai donc à distance. La distance ne suffisait pas. Je prenais encore.

Quand elle s'éloigna, je crus devoir la suivre. Pas longtemps. Jusqu'au prochain carrefour seulement. Le mot vérifier me rassura une seconde. Mais je savais déjà que je ne voulais pas vérifier. Je voulais prolonger l'autorisation imaginaire que je venais de me donner.

Je ne la suivis pas. Ce refus ne fut pas noble. Il naquit d'un arrêt plus pauvre : mon corps avait compris avant moi que le pas suivant aurait été une prise. Je restai là, inutile, presque ridicule, avec toute l'image encore intacte et aucune légende pour la sauver.

Alors le téléphone vibra. Dan. Son nom, froidement éclairé, fit reculer la rue, l'inconnue, l'alcool que j'avais dans le corps, tout. Je répondis presque distraitement. Dès sa première syllabe, pourtant, quelque chose dans sa voix me força à m'arrêter.

Il ne disait pas qu'il allait mourir. Il parlait de fatigue, de tableaux retournés contre le mur, d'argent qui manquait, d'amour perdu. Ses phrases s'arrêtaient au milieu d'elles-mêmes. Je l'entendais respirer, puis presque disparaître. Il fallait retenir un homme. Je n'avais que ma voix.

Je me plaquai contre une façade, une main sur l'oreille. « Dan. Reste avec moi. Parle-moi. Ne raccroche pas. » La ville n'avait plus rien d'une apparition. Les feux rouges étaient des murs. Les passants gênaient mes pas. Je partis vers lui en répétant son nom.

Acte I – La capture

1 – La femme introuvable

Je suis un homme qui a longtemps cherché, sous les visages des passantes, une femme qui avait pourtant eu une tasse, un manteau, une voix dans la cuisine : Véronique. Elle avait partagé ma vie assez longtemps pour que l'amour ne soit plus seulement l'élan des commencements, mais deux manteaux au même portemanteau, le café du matin, son parfum qu'elle laissait ouvert comme un livre sur la table. Depuis qu'elle s'était éloignée, mes toiles cherchaient en toutes les femmes la place vide qu'elle avait laissée.

Nous avions vécu ensemble des moments sans temps ni espace, dans des lieux successifs dont je pourrais encore dessiner les plans les yeux fermés : la nature large et chaude, puis cette maison plus vaste où nous avions installé des tables de travail, avant que mes toiles ne gagnent peu à peu tout l'espace de ma vie. Elle connaissait mes fragilités, mes silences, mes retours d'enthousiasme, mes lâchetés aussi. Le matin, elle posait souvent une tasse près de moi, puis passait au travail avec cette discrétion de ceux qui savent qu'une image fragile peut être blessée par une remarque trop précoce.

Ce que je cherchais ensuite dans les passantes venait souvent de détails très simples qui lui avaient appartenu : sa façon de retenir ses cheveux avec un crayon lorsqu'elle lisait, le pli concentré de sa bouche devant une page abîmée, la patience avec laquelle elle réparait une reliure avant de répondre à une question. Je n'avais pas perdu seulement un amour ; j'avais perdu une manière d'être accompagné

sans être surveillé, contredit sans être humilié, attendu sans être possédé. C'est cette forme de présence, plus que son visage exact, que je poursuivais ensuite avec une obstination aveugle.

Chaque jour, lorsque je m'approche de la toile, je crois la rejoindre. Je pose une couleur, j'infléchis une ligne, je laisse naître l'ombre d'un regard. Aussitôt, elle se retire. Alors je recommence. Je cherche parfois son profil dans une vitrine de café ; il disparaît dès que je tourne la tête. Sur la toile aussi, elle s'éloigne au moment même où je crois tenir son contour.

Je me lève avec lenteur, fidèle à cette heure fragile où rien encore n'a été décidé. Le parquet froid sous mes pieds, l'eau sur mon visage, l'odeur du café : ces gestes ordinaires prennent malgré moi une gravité singulière. Même debout près de la fenêtre, en observant la rue encore indécise, je recueille déjà des fragments de contours, de peau, de robe ou de ciel, que ma mémoire déposera plus tard sur la toile.

Puis vient le moment de l'atelier. J'y entre avec précaution. Les toiles adossées au mur, les pinceaux durcis, les chiffons tachés, les tubes entrouverts me reconnaissent et me résistent. Je reste parfois longtemps sans peindre, devant la toile blanche ou l'ébauche interrompue de la veille. J'écoute monter ce que je ne sais pas encore formuler. Puis un détail infime – une courbe du cou, une ombre près de la bouche, la clarté presque humide d'un regard – m'oblige enfin à tendre la main.

Je n'aurais pas employé alors le mot d'autel. Il m'aurait paru ridicule, emphatique, presque honteux. Pourtant je disposais tout selon une cérémonie secrète : la toile au centre, la lumière de biais, le chiffon à droite, le verre d'eau loin des couleurs, le silence avant le premier trait. Je ne cherchais pas seulement à peindre Véronique absente. Je voulais que son absence me parle avec une autorité plus haute que la vie ordinaire.

J'attendais surtout le moment où la lumière entrait de côté, ni franche ni basse encore, assez faible pour ne pas expliquer les choses, assez précise pour les détacher du reste. Alors l'atelier cessait d'être une pièce. Il devenait une sorte

de chambre d'élection. Un bol, un drap, une nuque, le bord d'un livre : tout pouvait recevoir, durant quelques secondes, cette faveur injuste qui donne envie de croire qu'un ordre secret vient de se révéler. Je savais pourtant que la lumière ne choisissait rien. C'était moi qui voulais qu'elle choisisse à ma place.

Mais l'atelier, ce matin-là, ne me rendit rien. Il fallut descendre chercher ailleurs ce que la toile refusait encore.

2 – La ville comme atelier

Lorsque je quitte l'atelier, ce n'est jamais tout à fait pour m'éloigner de cette lumière. La porte refermée, je descends l'escalier avec cette attention presque superstitieuse que j'accorde aux commencements : la rampe polie, l'odeur de détergent, le carré de lumière au bas des marches. Déjà, le monde semble disposer pour moi des fragments que je rapporterai peut-être sur la toile.

Dehors, la ville reprend le travail que l'atelier a refusé. Les vitrines reflètent des silhouettes avant de les briser, les visages se composent et se défont dans la foule, une main replace une mèche, une nuque disparaît au coin d'une rue. Je marche sans but apparent. En réalité, ma rêverie compare, rapproche, reconnaît presque, puis doute aussitôt. Chaque apparition semble porter un fragment de Véronique, et chacune me rappelle qu'aucun ne peut la contenir.

Je ne marche pas seulement pour voir. Je cherche une preuve. Une vitrine, un reflet, un visage retenu une seconde par la lumière pourraient me convaincre que l'absence n'est pas vide, qu'elle prépare quelque part son retour. C'est une superstition d'artiste : croire que le monde, regardé avec assez de ferveur, finira par livrer l'image juste.

Je m'arrête parfois à la terrasse d'un café, moins pour me reposer que pour laisser la ville continuer en moi. Les conversations voisines arrivent par éclats ; une cuillère heurte une soucoupe, un rire se lève puis s'éteint, un journal se froisse. Je note une couleur, une posture, une lassitude dans un regard. Ce que je veux sauver n'est jamais l'objet lui-même, mais ce tremblement par lequel, un instant, il ressemble à mon attente.

Puis je repars. Les vitrines déplacent encore les visages ; un bus passe, divise une silhouette, puis tout recommence. Plus je recueille de détails, plus je sens qu'ils se dispersent. La rue promet à chaque détour ce qu'elle retire aussitôt.

C'est souvent à ce moment-là que je pousse la porte d'un bistrot de quartier. L'odeur du bois ancien, du café refroidi et du tabac disparu colle aux tables. Je commande une bière avec une indifférence que je voudrais croire légère. Un verre seulement. Une halte. Mais la deuxième arrive presque toujours avant que j'aie décidé de partir.

Je sais ce que l'alcool me prête : une chaleur brève, puis des mots qui avancent avec des chaussures mouillées. Pourtant je bois. Je regarde le comptoir, les mains du patron, les habitués penchés sur leurs phrases basses. Je garde la main sur le verre, même en sachant que je devrais la retirer.

Le manque avait d'abord le visage de Véronique. Peu à peu, il était devenu une pièce close où chaque toile commencée, chaque verre porté aux lèvres, promettait une sortie avant de me laisser plus seul.

La troisième bière arrive presque sans bruit. Elle n'est déjà plus une halte. Ma main connaît le chemin. La honte vient avant la gorgée. Je sais. Je prends quand même.

Quand je ressors, la ville n'est plus exactement celle que j'avais quittée. Rien n'a changé, mais une buée légère s'est déposée entre le monde et moi. Les enseignes brillent plus lentement. Les voix me parviennent comme à travers une cloison d'eau. Les silhouettes se prolongent les unes dans les autres.

La ville, qui semblait d'abord offrir des signes, les rend maintenant illisibles. Les couleurs et les vitrines se multiplient sans trouver de forme. Je veux tout retenir, mais mes perceptions se dispersent avant d'avoir choisi leur vérité. L'alcool n'élargit pas mon regard ; il le rend plus avide, plus vulnérable, moins capable de distinguer ce qui mérite d'être sauvé.

L'inconnue disparaît, et la ville me rend aussitôt ce qu'elle m'avait retiré : le bruit, les odeurs de pluie, les vitrines sales, les visages quelconques. Tout revient sans ordre. Le magnifique

s’éloigne ; le juste, pour une fois, aura seulement consisté à ne pas avancer.

La dérive de la matinée s’achève ainsi : non par une révélation, mais par une interruption. Tout recule d’un seul mouvement – la femme idéale, la ville, l’alcool, mes images.

Le téléphone vibre dans ma main. La voix de Dan demandait déjà autre chose que mon regard.